



La majorité des designers-producteurs industriels possèdent une formation basée sur la réalisation de projets pratiques. Ces individus doivent développer une forte propension à formuler, entreprendre et réaliser des projets, mais ils reconnaissent que leur connaissance parfois limitée des affaires devient un obstacle.

L'ÉDUCATION ET LES DISCIPLINES DU DESIGN AU QUÉBEC UNE QUESTION DE CHOIX

LOUIS LAPOINTE, DGA

La question du design devient un enjeu de plus en plus présent dans la société québécoise, et l'on est à même de se demander si les formations scolaires actuelles préparent adéquatement les futurs diplômés.

Alors que notre économie locale se développe davantage dans le secteur des services et que le secteur manufacturier plafonne, les institutions qui dispensent un programme en design forment des cohortes annuelles beaucoup plus nombreuses qu'il y a trente ans. Les jeunes professionnels qui désirent exprimer leurs idées se voient souvent obligés de devenir entrepreneurs et producteurs, développant obligatoirement une expertise connexe dans le commerce et les affaires. La réputation de nos designers, toutes disciplines confondues, dépasse nos frontières. Elle s'est bâtie grâce à l'impact créé par les réussites remarquables de nos entreprises à l'étranger (dont Moment Factory). Ce préjugé favorable contribue à ouvrir des portes à ceux qui décident de s'expatrier.

Culture entrepreneuriale

La majorité des designers-producteurs industriels possèdent une formation basée sur la réalisation de projets pratiques. Ces individus doivent développer une forte propension à formuler, entreprendre et réaliser des projets, mais ils reconnaissent que leur connaissance parfois limitée des affaires devient un obstacle. On peut lire dans une étude¹ qu'il y aurait lieu de parfaire la culture entrepreneuriale et commerciale en milieu scolaire, car ce champ de connaissance est particulièrement peu développé dans nos institutions d'enseignement postsecondaire.

Patrick Mainville, vice-président design et associé chez **Alto Design**, déclare, au sujet des compétences acquises : « Bien que l'apprentissage

d'une bonne gestion de projets ou encore des connaissances sur comment gérer une entreprise peut se transmettre lors d'une formation scolaire, il s'acquiert, selon moi, par l'expérience en milieu de travail. Le profil d'entrepreneur convient, par contre, à un individu capable d'affronter les incertitudes. Il doit être prêt à assumer les moments difficiles ou apprendre à gérer la croissance de l'entreprise au gré de ses occupations quotidiennes. »

Il ajoute que les champs d'activité liés au design industriel étant devenus très vastes, un étudiant peut développer, durant sa formation, des affinités ou des intérêts pour des pratiques notamment reliées au transport, au mobilier, aux interfaces numériques ou aux textiles. Si, dans beaucoup de cas, les expertises ne correspondent pas au profil que l'on recherche pour notre entreprise, cela explique peut-être pourquoi certains se lancent en affaires à leur propre compte.

Invité à l'occasion à titre de professeur externe dans un atelier de formation universitaire, M. Mainville a remarqué que « les étudiants apportaient leur propre ordinateur et que les logiciels 3D n'étaient pas nécessairement disponibles pour tous. L'équipement de fine pointe coûte cher et les budgets des institutions ne sont pas toujours capables de combler les besoins des programmes. Il me semble que, par le truchement de professeurs invités, il est possible de transmettre une certaine expertise, davantage imprégnée des réalités de la pratique professionnelle ».

Des nuances

Tatjana Leblanc, professeure agrégée de l'École de design de l'**Université de Montréal**, apporte quelques nuances à ce propos. « Durant leurs quatre années de formation, les étudiants ont accès aux différents cours optionnels et obligatoires qui les préparent pour le marché du travail, notamment la gestion de projets créatifs, la pratique professionnelle, une introduction au

Au Québec, en 2010, le coût total de formation d'un diplômé au collégial se chiffrait à 202 689 \$ pour la formation technique, alors que celui d'un titulaire de baccalauréat était évalué à 247 919 \$: une forte proportion des titulaires d'un DEC avait d'ailleurs tendance à poursuivre les études une fois leur diplôme obtenu².

marketing ou à l'entrepreneuriat. Beaucoup de nos projets de design sont menés régulièrement en collaboration avec des partenaires industriels, des agences de design, des organismes publics ou encore des écoles affiliées telles que HEC Montréal et l'École polytechnique. Cela permet de développer le confort avec la dimension pluridisciplinaire de la profession. Le rôle des institutions scolaires est de permettre à l'étudiant de devenir autonome, mais les milieux d'intervention pour le design sont très diversifiés. Durant la formation, on ouvre la porte sur cet éventail de possibilités.»

À la lumière de cette réalité, permettons-nous de poser la question suivante : avons-nous les moyens de former une relève de professionnels québécois avec un équipement de pointe et des formateurs bien renseignés sur les derniers progrès de leur profession? « Le design est une discipline de plus en plus reconnue et chaque école a une approche différente, répond Tatjana Leblanc. Certaines insistent davantage sur l'aspect artistique, alors que d'autres ont un regard plus critique, favorisant une approche axée sur l'humain, en abordant une compréhension de la problématique générale des projets (*problem solving*). »

Elle précise qu'en tant que designer et pédagogue, le choix d'orienter sa carrière vers l'enseignement serait davantage une « vocation ». Le corps professoral est très diversifié, tout autant que les compétences de son équipe. Plusieurs d'entre eux sont reconnus sur la scène internationale alors que des chargés de cours sont reconnus par leurs pairs dans leur domaine respectif. « Afin d'être davantage alignés avec le marché du travail, poursuit M^{me} Leblanc, nous avons récemment entrepris une réforme du programme. De plus, grâce à nos partenaires industriels, des stages en entreprise sont maintenant offerts à tous nos étudiants, et ce, dès la troisième année. »

Écart entre la pratique...

De façon générale, la première expérience de travail des designers qui intègrent une entreprise manufacturière est vécue comme un choc lié à un écart important entre la pratique du développement d'un produit apprise à l'école et celle qui prévaut dans la « réalité ». La professeure conclut qu'il faut considérer que chaque nouveau diplômé doit développer une expertise adaptée à la taille et à la culture de l'entreprise qui l'embauche. Le milieu de l'enseignement et celui de la pratique professionnelle doivent collaborer afin de faciliter cette transition aux jeunes diplômés.

Plus spécifiquement en termes de design graphique, **Luc Parent**, directeur du programme au **collège Dawson**, précise que le détenteur d'un diplôme collégial qui décide de poursuivre des études universitaires dans le même domaine cumule six années d'une formation spécifique, plus complète qu'en Europe ou ailleurs. Selon lui, un processus sérieux d'élaboration des programmes d'études se bâtit sur des étapes de planification, de production, de suivi et d'évaluation. Une trentaine de comités sectoriels³ mis en place par Emploi-Québec collaborent étroitement à la définition des besoins en ce qui concerne les compétences de la main-d'œuvre et la mise en application du régime d'apprentissage.

Jacques de Varennes, vice-président Design, **Ig2 Québec** et praticien de cette discipline, parle de sa connaissance des institutions d'enseignement de la région de Québec. Il est d'avis que la réalité est parfois différente de celle du cadre scolaire. Cela est dû, entre autres, au fait que certains

membres du personnel enseignant sont parfois en poste depuis de nombreuses années. Il arrive que cette situation les empêche, malgré eux, de se tenir à jour par rapport aux réalités et aux besoins fluctuants du marché. « Même si les cours sont intéressants et offrent beaucoup de travaux pratiques qui préparent bien les étudiants, il arrive que des dédoublements entre les programmes du DEC et du baccalauréat surviennent. Cela peut occasionner des failles qui, en fin de compte, ne peuvent être comblées que par une véritable expérience sur le marché du travail. Enfin, le milieu des agences, bien qu'en croissance au Québec, ne peut pas nécessairement répondre à la demande d'un très grand nombre d'étudiants qui sortent des programmes collégial et universitaire. On se retrouve face à une situation de saturation qui fait que tous les finissants ne peuvent malheureusement pas avoir leur chance. »

« Par honnêteté intellectuelle, et envers leur clientèle, commente Luc Parent, les institutions d'enseignement se doivent de demeurer visionnaires et ont l'obligation de se questionner et de se renouveler pour demeurer à jour. Une compréhension des réalités du marché du travail impose des mécanismes et des protocoles mis en place par le ministère de l'Éducation pour favoriser la révision des programmes de formation sur une plus courte période qu'auparavant. Ces révisions se font toujours en table ronde avec les gens de l'industrie, les institutions et le ministère. Les groupes de travail choisis peuvent avoir une incidence bénéfique ou questionnable sur la nouvelle structure à implanter, d'où l'importance de recruter des gens d'expérience diverse et de groupes d'âge variés. »

Selon Jacques de Varennes, l'**UQAM** s'occupe bien de cette responsabilité, et à l'**Université Laval**, par exemple, on est en train de repenser le programme. « Afin de mieux former la relève et servir les besoins du marché, on devrait inclure davantage de professionnels chargés de cours dans les programmes d'enseignement. Les designers praticiens qui sont approchés pour donner une formation, que ce soit un atelier ou une charge de cours, sont très sensibles et collaborent à l'essor de leur profession. Établir sa réputation en tant que designer graphique est plus difficile que dans le milieu de la publicité, car les occasions sont moins nombreuses d'obtenir une certaine visibilité. Le fait de participer à des concours et de gagner des prix permet d'obtenir une reconnaissance par ses pairs. Cela ouvre des portes à la relève. L'**UQAM** offre, notamment, la chance à ses étudiants de participer à des concours (comme Young Guns, Grafika, etc.). Plusieurs d'entre eux s'adressent aux jeunes de moins de trente ans et les lauréats peuvent ainsi obtenir une belle visibilité. »

Un marché saturé pour une discipline contingente crée un déséquilibre entre l'offre et la demande. Les employeurs cherchent les meilleurs candidats et exigent des profils possédant une solide formation, étant parfois surqualifiés pour un poste. À cet effet, des données recueillies par le **Comité sectoriel de main-d'œuvre des communications graphiques du Québec (CSMOCGQ)** indiquent que près de la moitié des entreprises qui emploient des designers graphiques exigent un DEC en graphisme alors qu'un tiers demande un baccalauréat. Ces programmes ont connu, malgré tout, une hausse d'inscriptions entre 2007 et 2011, et le taux de chômage des diplômés est faible comparativement à celui d'autres formations en design. Selon cette même étude, plus des

De façon générale, la première expérience de travail des designers qui intègrent une entreprise manufacturière est vécue comme un choc lié à un écart important entre la pratique du développement d'un produit apprise à l'école et celle « réalité ».

¹ DESROSIERS, André. *Les designers-producteurs au Québec*, rapport de recherche, École de design de l'Université du Québec à Montréal, septembre 2009, 7^e et 18^e de 60 p.

² PROULX, Myriam, direction, et Kouadio Antoine N'ZUÉ, coordination. *Indicateurs de l'éducation*, Gouvernement du Québec, ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport, 2013, 22^e de 146 p.

³ *La formation professionnelle et technique au Québec. Un aperçu*, Gouvernement du Québec, ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport, 2010, 5^e de 55 p.

⁴ Site Web du Gouvernement du Canada, section Emploi-Avenir Québec, onglets « Perspective » et « Études et formation », www.servicecanada.gc.ca/fra/qc/emploi_avenir/statistiques/5242.shtml.

Autres documents consultés :

NOËL, Jean-François, direction, et François GIRARD, coordination. *La relance au collégial en formation technique. La situation d'emploi de personnes diplômées – Enquêtes de 2011/2012/2013*, Gouvernement du Québec, ministère de l'Enseignement supérieur, de la Recherche, de la Science et de la Technologie, 2014, 28 p.

NOËL, Jean-François, direction, et François GIRARD, coordination. *La relance à l'université. Baccalauréat et maîtrise*, Gouvernement du Québec, ministère de l'Enseignement supérieur, de la Recherche, de la Science et de la Technologie, janvier 2013, 90 p.

GENDRON, Christian, direction, et Cindy MYLES, direction du projet et rédaction. *Formations et carrières en communications graphiques. 2014-2015*, Comité sectoriel de main-d'œuvre des communications graphiques du Québec, 100 p.

SIMARD, Hélène, direction, et Éline CHAREST, recherche, enquête, analyse et rédaction. *Diagnostic sectoriel 2010-2013 de l'industrie des communications graphiques du Québec*, Comité sectoriel de main-d'œuvre des communications graphiques du Québec, décembre 2013, 334 p.

deux tiers des diplômés occupent un emploi en lien avec le graphisme, mais également dans un large éventail de secteurs connexes. Mais si beaucoup de microentreprises offrent les services de graphisme en production imprimée, bien que ce champ d'activité connaisse actuellement des difficultés, il y a lieu de se demander si, à long terme, ces postes seront menacés, forçant ainsi les individus à retourner aux études.

Les étudiants qui s'orientent vers le design d'intérieur font face à des perspectives très spécifiques. On peut lire sur le site Web d'Emploi-Québec⁴ qu'au cours des dernières années, le nombre de designers d'intérieur a légèrement augmenté et qu'on prévoit que cette tendance devrait se maintenir. Malgré la faible croissance de cette profession, le nombre de diplômés formés annuellement en design d'intérieur correspond assez bien à la demande.

La reconnaissance

Pour être reconnu, il faut habituellement posséder un DEC dans ce domaine, mais le baccalauréat en design d'intérieur est offert à l'Université de Montréal, celui en design de l'environnement à l'UQAM, tandis que le DEC et l'AEC sont offerts dans de nombreux collèges. Il est intéressant de mentionner qu'ailleurs au Canada – et même au Québec –, on envisage la possibilité d'ajouter une année à la formation.

Susanne Koltai, administratrice au CA des Designers d'intérieur du Canada et enseignante en design d'intérieur au collège Dawson, soutient que le curriculum d'enseignement est assez polyvalent pour donner une bonne compréhension de la profession aux jeunes diplômés. « Au Québec, la formation transmet des connaissances reliées, entre autres, à la planification de l'espace, à l'éclairage, au Code du bâtiment et au développement des solutions sur la sécurité et la fonctionnalité. Les futurs professionnels apprennent à concevoir un espace inclusif, accessible et adapté aux besoins de tous les gens qui l'utilisent, mais ils apprennent aussi à gérer des projets en respectant des délais souvent serrés et se familiarisent avec les pratiques d'affaires. »

Elle ajoute que les aspirants designers doivent cependant s'assurer que leur diplôme soit obtenu dans une école reconnue par les associations canadiennes. Pour devenir qualifiés, ils doivent acquérir quelques années d'expérience pratique, pour ensuite réussir l'examen de qualification (NCIDQ). Une fois qu'ils ont franchi ces étapes, cela leur permet d'être reconnus partout en Amérique du Nord. L'appartenance à l'Association professionnelle des designers d'intérieur du Québec (APDIQ) repose entre autres sur ces critères et permet d'accéder au titre Designer d'intérieur certifié APDIQ®, qui représente un atout. Pour en devenir membre, il faut être titulaire d'un DEC ou d'un baccalauréat.

« Afin de réussir dans ce domaine, mentionne M^{me} Koltai, il faut beaucoup de passion et d'énergie. Les possibilités sont offertes aux jeunes par un encadrement sous forme de stages ou de rencontres avec des professionnels reconnus. Un projet de mentorat est aussi à l'étude par l'association québécoise. »

Architectes et urbanistes

Au Québec, les ordres professionnels offrent une reconnaissance particulière en appliquant des normes précises à la pratique. Les architectes et urbanistes doivent faire partie de leur ordre,

afin de pouvoir œuvrer dans leur domaine. Clément Demers, directeur général du Quartier international de Montréal, précise que les programmes d'architecture de l'Université de Montréal, comme ceux de McGill et de Laval, sont accrédités et révisés par un comité indépendant, afin de répondre aux critères de qualité d'enseignement et aux exigences de compétences pour l'Amérique du Nord. Il faut obtenir non seulement le baccalauréat, mais aussi une maîtrise dans une école reconnue pour avoir accès à la profession. Cela représente quatre ans et demi de formation.

« L'objectif premier de la formation universitaire est de donner une culture à l'étudiant et de le former à concevoir un projet d'architecture, explique M. Demers. Les compétences techniques de base sont aussi couvertes avec l'expérimentation des outils et des logiciels utilisés en architecture, mais les méthodes plus évoluées de la pratique sont acquises par la suite lors d'un stage encadré. Cela permet à l'étudiant de se familiariser avec la pratique, les réalités du marché et les enjeux d'une commande, dans le contexte d'une entreprise. »

Les urbanistes diplômés terminent, eux aussi, leur formation avec un an de stage, s'ils ont une maîtrise, et deux ans s'ils ont un baccalauréat, note M. Demers. « Dans ce domaine, les étudiants de McGill et de Montréal bénéficient d'une très bonne formation qui leur permet d'avoir une vision globale de tous les enjeux affectant le développement du territoire et les populations impliquées. Ils acquièrent un très bon esprit de synthèse et une polyvalence, ce qui leur ouvre des portes vers beaucoup de débouchés non conventionnels. »

Si on pose la question à savoir si nos institutions ont les ressources pour former adéquatement une relève dans ces professions, Clément Demers ajoute que malheureusement, dans le contexte des coupes budgétaires actuelles, il n'y a pas vraiment une reconnaissance des besoins financiers pour l'enseignement de l'architecture et de l'urbanisme. La formation en ateliers se voit menacée d'une réduction d'encadrement. Un autre aspect qui pourrait être touché par les coupes budgétaires est le renouvellement du corps professoral au profit de chargés de cours. Outre l'enseignement, le professeur régulier doit aussi répondre à d'autres tâches, soit la recherche et sa diffusion, la contribution à l'université et à la société. Malheureusement, les chargés de cours, moins rémunérés, peuvent difficilement combler ces domaines essentiels et complémentaires à l'enseignement.

M. Demers cumule aussi notamment le poste de professeur titulaire, demi-temps, à l'école d'architecture de l'Université de Montréal et celui de chercheur à l'Observatoire Ivanhoé Cambridge du développement urbain et immobilier (Université de Montréal).

Si toutes les disciplines du design offrent des carrières prometteuses, leur trajectoire est tributaire de la nécessité incontournable pour chaque diplômé de développer des compétences solides, tant sur le plan des affaires que de la communication. Ces compétences ne peuvent véritablement être acquises par l'individu que dans son expérience cumulée sur le marché du travail. Souhaitons que les ressources et les moyens mis à la disposition des nouveaux professionnels leur permettent de réaliser leurs ambitions. ■